

# Fiche Informative

## Exemples d'implicites culturels

### Séquence formative N°5



## LES QUESTIONS SONT UNIVERSELLES ; LES RÉPONSES SONT CULTURELLES

Les implicites culturels sont sources de dissonances dans les relations entre individus et dans les chorégraphies de groupe. Lorsqu'ils touchent des « zones sensibles », ils peuvent générer des malentendus, des inconforts et des tensions. Les exemples ci-dessous ne constituent pas un catalogue ou un répertoire de décodages figés, mais bien un réservoir dans lequel puiser, si nécessaire, quelques exemples adaptés au groupe lorsque les personnes ne parlent pas suffisamment le français pour échanger leurs propres expériences. Quelques exemples bien choisis peuvent amorcer d'autres témoignages, soutenus par le travail des interprètes.

### Gestuelle

- Certaines langues, comme l'italien, sont notoirement associées à une gestuelle démonstrative.
- Une personne grecque ou turque parlant français peut hocher la tête de droite à gauche pour signifier « Qu'est-ce qui se passe ? » ou encore hocher la tête de bas en haut pour signifier le refus, la négation.
- Des Japonais.e.s dans une classe de langue se touchent le nez pour demander si c'est bien à eux qu'on s'adresse.
- Les Américain.e.s comptent sur leurs doigts en commençant par l'auriculaire et s'arrêtent à quatre car le pouce n'est pas considéré comme un doigt (four fingers and a thumb).
- On notera que nous utilisons des gestes de cadence sans nous en rendre compte, même au téléphone.
- De nombreuses personnes primo-arrivantes témoignent de leur étonnement à voir des couples se tenir par la main en rue, ou pis encore s'embrasser en public.
- Dans certains aéroports sud-américains, les touristes sont mis.e.s en garde contre le fait de pointer quelqu'un du doigt. Ce geste équivaut à une déclaration de guerre et peut conduire à de graves ennuis.
- Quand on demande à Choi s'il a compris, il sourit et hoche la tête. Le formateur est content et considère sa mission accomplie. Pourtant, Choi n'a rien capté. Son sourire ne signe aucunement sa compréhension, c'est une sorte d'« accusé de réception » qui dit au formateur « oui je vous écoute et je reste bien dans une relation respectueuse avec vous ». Le formateur est branché sur le contenu, Choi est branché sur la relation.

## Voix et intonation

- La langue française se parle très en avant dans la bouche et se prononce de manière relativement monocorde. Lorsqu'un.e locuteur.trice parle français en conservant des accents plus gutturaux (allemand ou arabe par exemple), il.elle risque d'être perçu.e comme agressif.ve.
- Les personnes iraniennes et hongroises sont perçues comme « pleurnichardes » par une oreille occidentale. Les voix slaves semblent « traînantes » et nasillardes. Tandis que le « Bonjour ! » prononcé à la façon russophone suscite l'étonnement : « Il est fâché ou quoi ? »
- Les langues bantoues impliquent un volume sonore ressenti comme trop élevé, voire tapageur, par la plupart des Wallon.e.s. Parler fort est considéré comme une marque d'irrespect, voire d'agressivité.
- Un jeune locuteur kinyarwanda que le formateur félicite de parvenir enfin à distinguer le « l » du « r » témoigne, un peu gêné, qu'il a dû surmonter sa honte d'ouvrir la bouche pour prononcer le r.

## Regards

- La personne en charge de la caisse du supermarché stresse parce qu'elle est débordée. Elle est centrée sur la tâche et ne regarde pas les client.e.s en attente dans la file. Si ma chorégraphie culturelle privilégie la relation plutôt que la tâche, je peux interpréter qu'elle me manque de respect, que je la dérange...
- Dans les cultures germaniques, on ne dévisage pas les gens en public, on ne fixe pas du regard : si les regards se croisent, on baisse ou détourne les yeux. D'autres cultures considèrent tout à fait normal de s'observer réciproquement en public. La confrontation entre des regards différents est une cause fréquente de malentendu, de malaise, voire de conflit. « Quoi, qu'est-ce qu'il y a ? Tu veux ma photo ou quoi ? »
- La plupart des modes d'emploi culturels dans le monde prescrivent de baisser les yeux face à une autorité. Pourtant dans le système dominant en Wallonie, on interprète comme « sournois » ou « fuyant » un.e enfant qui détourne le regard quand on le réprimande. « Regarde-moi dans les yeux quand je te parle ! » L'injonction est d'autant plus subtile qu'il s'agit bien de regarder dans les yeux, mais pas trop... au risque de se voir interprété comme « arrogant » ou « défiant »...
- Le regard est également subtilement ponctué pour soutenir une conversation. Si le regard n'est pas conforme à la chorégraphie attendue, il va générer un malaise : Tu ne m'écoutes plus ! Qu'est-ce qu'il y a ? Je parle au mur ou quoi ?
- Une journaliste de la RTBF interviewe un élu du parti Islam à Bruxelles. L'élu local répond aux questions en se positionnant perpendiculairement à la journaliste. Il refuse manifestement de regarder la femme qui l'interroge. Cette attitude est perçue comme une véritable menace aux fondements égalitaires de notre société.

## Salutations

- Qui salue le premier ? Est-ce qu'on se regarde ? Est-ce qu'on se touche ou non ? Poignée de main, bise, embrassade, hochement de tête... ? La langue tirée des Tibétain.e.s en guise d'accueil surprend les touristes non averti.e.s. Le nez-à-nez des Inuits semble tellement gênant pour le voyageur ou la voyageuse. Que dire de l'étreinte d'« ours » des Moscovites face au namaste indien ou népalais... ? Quoi de plus évident que de se saluer ? Pourtant, il n'est pas rare que la dissonance chorégraphique se déclenche dès le premier contact. Il faut alors remonter au sens de

ce rituel omniprésent dans les groupes humains. Pourquoi se salue-t-on ? Essentiellement pour signifier qu'on vient en paix et qu'on ne représente pas une menace pour le territoire. Cette expression est surtout non verbale (on serre la main en présentant la droite bien ouverte pour indiquer qu'elle ne porte pas d'arme, on met la main sur le cœur pour la même raison en soulignant sa sincérité, on s'incline pour mettre en évidence qu'on va respecter la hiérarchie établie...), parfois complétée par une formule verbale explicite (« la paix soit sur vous »...). Si les chorégraphies sont très éloignées les unes des autres, il va falloir se mettre d'accord sur la meilleure manière de passer ce message : de quoi avons-nous besoin pour nous sentir en sécurité ?

- En Occident, une bonne et ferme poignée de main est la plupart du temps porteuse d'un message de vigueur et de confiance. En Orient, au contraire, c'est très impoli, voire interprété comme un acte d'hostilité. Dans la tradition arabe par exemple, on n'utilise sa force et son énergie que contre ses ennemis : serrer ou secouer la main trop fort donnera le sentiment d'être traité en adversaire.

## Émotions

- La mélancolie a disparu de notre vocabulaire, de même que l'acédie, sorte de mal de l'âme qui affectait les ermites du temps jadis. La colère a subi de profondes modifications entre le XVIIe et le XVIIIe siècle, à partir du moment où elle ne peut plus s'exprimer sans restriction dans le cadre familial.
- La colère n'existe pas dans certaines cultures, comme celle des Tahitien.ne.s ou encore des Esquimaux Utku. Les Utkus peuvent parfaitement l'identifier, parce qu'ils et elles ont de fréquents contacts avec les Américain.e.s. C'est d'ailleurs à partir de cette expérience qu'ils et elles désignent les personnes occidentales à peau blanche – les kaplunas -, des gens très désagréables et très versatiles, qui se mettent en colère pour un rien. Mais on ne verra jamais un Esquimau Utku se mettre en colère. Quand on interroge une personne ougandaise sur ce qu'elle exprime quand elle est en colère, elle répond qu'elle pleure et s'éloigne des autres. Quand on montre un visage en colère à une personne néo-mélanésienne, elle l'interprète comme de la tristesse. Inversement, certaines cultures autorisent une expression très directe de la colère, avec moult gestuelles et vociférations. Songeons aux disputes épiques entre dames kinoises, dont la mise en scène est publique et dont les témoins se gardent bien de vouloir interrompre le ballet tant qu'il n'est pas à maturité. Une jeune kinoise témoigne de son dépit à l'issue d'un cercle de parole instauré dans son groupe de formation namurois. « Je ne voulais pas m'exprimer, mais ils ont insisté. Ils ont dit que je dois m'exprimer. Alors tu comprends, j'ai dit ce qui n'allait pas. Puis ils ont dit que j'étais violente et que je ne pouvais pas parler comme ça... Qu'est-ce qu'ils veulent à la fin ? »
- L'amae japonais, état émotionnel culturellement reconnu et valorisé au Japon, se caractérise par la volonté de se mettre sous la dépendance d'un.e autre, c'est en quelque sorte le besoin d'être aimé.e qu'on ressent par exemple dans la relation de maternage.
- La relation mère-enfant peut surprendre et être qualifiée de « froide » quand les mamans préfèrent au face-à-face une relation de présentation de l'enfant aux autres ; or dans certaines sociétés, la crainte du « mauvais oeil » intime aux parents de ne pas accorder trop d'attention à l'enfant lorsqu'ils sont en public. On s'abstiendra de tout compliment ou regard trop appuyé sur l'enfant pour ne pas lui attirer les jalousies et autres mauvaises intentions qui pourraient lui pourrir la vie.
- Les partis pris de nos modèles psychothérapeutiques nous empêchent parfois de voir la violence que nous exerçons sur les autres, par exemples sur des personnes d'autres univers culturels ayant

été victimes de tortures : le modèle occidental fondé sur la toute-puissance des affects et sur la croyance en « la parole qui guérit », peut devenir très problématique face à de tels traumatismes ; il peut notamment aboutir à répéter la violence de l'intrusion, donc de la torture. À chaque évocation par la parole ou le ressenti, le trauma non seulement ne guérit pas, mais au contraire reprend corps, aggravé par la distance culturelle qui transgresse également d'autres prescrits tels que la pudeur, le rapport au corps ou à la parole.

- L'émotion peut aussi devenir normative. Dans le processus de psychologisation de l'homme occidental, les personnes alexithymiques vont être considérées comme des illettrées de la symbolisation. Il faut pouvoir exprimer ses émotions dans des formes socialement codées. Le silence est suspect, signe de résistance.

Nota bene : L'alexithymie (du grec a : préfixe privatif, lexis signifiant « mot » et thymos signifiant « humeur ») désigne les difficultés dans l'expression verbale des émotions communément observées parmi les patients.e.s présentant des symptômes psychosomatiques.

### **Pudeur du corps et dans l'expression des émotions**

- Le corps, territoire intime par excellence, se voile et se dévoile selon les circonstances. La mode a une grande influence sur les mœurs vestimentaires mais d'autres éléments culturels sont en jeu et touchent facilement les « zones sensibles ». Le (dé-)voilement du corps touche une « zone sensible » collective dans une société marquée par de hautes luttes pour un statut égalitaire entre les hommes et les femmes. À l'inverse, des modèles culturels attachés à des comportements sexués peuvent se sentir menacés par l'estompement des normes et des consignes de protection du corps.
- L'expression des émotions est très connotée culturellement. Plusieurs modes d'emploi pédagogiques ou culturels dominants posent comme une évidence les bénéfices de l'expression émotionnelle : il faut apprendre à extérioriser ses émotions, la parole guérit, les hommes doivent apprendre à pleurer... Ces croyances sont loin d'être universelles. Dans certaines collectivités, on moquera volontiers les « navets » qui pleurnichent et on se méfiera de tous ces psys qui veulent s'immiscer dans ce qui est considéré comme intime.
- Dans certaines cultures, la pudeur émotionnelle est une valeur très importante dont la transgression génère un véritable malaise (Afrique de l'Ouest, Chine, Sud-Est asiatique...). « Pourquoi ils nous demandent tout le temps si ça va ? Ils voient bien que ça ne va pas, alors pourquoi ils m'agressent ? En plus, quand on leur dit que ça ne va pas, ça ne leur va pas... »

En effet, dans une culture « de pudeur », on apprend à se replier à l'intérieur de soi pour signifier aux autres qu'on n'est pas bien et qu'on ne souhaite pas communiquer : tout le monde perçoit les signaux émis et respecte le territoire ainsi délimité. L'expression de la douleur en société serait perçue comme impudique.

Dans notre culture dominante, il serait par contre indélicat de ne pas se préoccuper de quelqu'un qui « se retire du groupe » : on va donc aller au contact et, à contre sens, demander si ça va... Mais la réponse attendue est elle-même codée : la plupart du temps, la réponse se résume à « ça va » ou « pas très bien aujourd'hui », mais il ne s'agit pas de commencer à raconter sa vie...

### **Face, honte et faute**

- Nos cultures dominantes sont fortement conditionnées par un substrat chrétien qui peut être qualifié de « culture de la faute et du pardon ». Une expression telle que « faute avouée à moitié pardonnée » est très révélatrice de nos pratiques éducatives et sociales. Pour d'autres cultures

dites « d'honneur », c'est plutôt la honte qui est mise en avant : une faute avouée, non seulement n'est pas minimisée, mais est au contraire exacerbée ; sa honte en rejailit sur toute la famille, tout le clan. La consigne culturelle est donc de ne jamais atteindre à l'honneur en public, ce qui n'empêche aucunement de réparer la faute, à condition de « sauver la face ».

- En formation d'adultes, particulièrement dans le contexte des personnes primo-arrivantes non francophones, il arrive souvent que des personnes jouissant d'un statut social valorisant dans leur pays d'origine se retrouvent en salle de cours dans une « position basse » d'apprenant.e débutant.e. Si, dans la perception culturelle de cette personne, le formateur, la formatrice ou le contexte émet des signaux jugés paternalistes ou condescendants, l'atteinte à la face peut rapidement générer un malaise important. Ce risque est accru lorsque des contentieux historiques viennent souligner le malaise, par exemple entre ex-colonisateurs et ex-colonisés.

## Rire

- Rire ne s'apprend pas : c'est un comportement inné. Pourtant, le rire est aussi codé culturellement : de quoi rit-on ? peut-on rire de tout ? avec qui rit-on et à quel moment ?
- Pascale se paie un fou rire irrépressible dans un congrès européen en Suède, entraînant dans son sillage une partie des collègues de sa délégation. Elle est publiquement rappelée à l'ordre au micro : « Merci de respecter l'assemblée et de ne pas rire pendant le travail ! » En culture scandinave, on ne plaisante pas avec le travail...
- M. est natif de la ville d'Oran en Algérie. Il pratique un humour caustique qui raille les caractéristiques physiques de tout un chacun, y compris les siennes, dans un esprit de dérision et d'auto-dérision. Il raconte avec délectation à ses collègues wallon.ne.s que, dans son quartier, un garçon a eu un accident et s'est retrouvé le bras bloqué dans la position d'une anse : « Tout le monde l'appelle la théière ! » Son hilarité tombe à froid, personne ne rit... A contrario, il ne conçoit pas qu'on puisse se moquer de la religion ou du prophète. « Comment osent-ils ? C'est interdit ! Pour qui ils se prennent ? »
- Dans certains pays, comme au Japon, les gens se forcent à rire lorsqu'ils viennent d'avoir une frayeur.
- En Occident, le rire peut être associé à la moquerie, voire à une forme d'exercice initiatique où on apprend à relativiser ses défauts. Cependant, les moqueries sont elles-mêmes subtilement codées et varient d'un milieu social à l'autre, d'une famille à l'autre. Combien d'entre nous ont fait l'expérience d'une dissonance d'humour entre leur famille et leur belle-famille ? Prend-t-on les choses au premier ou au second degré ? Est-ce que l'on peut rire d'une chute spectaculaire, même si la personne s'est fait mal ? Est-ce que l'on peut rire d'une planche de Kid Paddle ou de l'humour gaulois d'Astérix ? Une blague raciste, sexiste, homophobe est-elle une injure inadmissible ou, au contraire, un rituel dédramatisant ?
- L'humour narquois et volontiers salace que l'on entend parfois dans nos contrées et qui traduit une forme de bon entendement entre mâles est perçu par beaucoup comme un manque d'éducation et de respect pour la femme voire une forme d'expression sexiste.
- Keiko, jeune femme tokyoïte de bonne éducation a appris à se couvrir la bouche de la main pour dissimuler son rire. Elle est incommodée par un gros rire à gorge déployée...

## Dispute et rappel à l'ordre

- Qu'est-ce qui est considéré comme motif légitime de conflit ? Comment commence une dispute ? Comment se clôture-t-elle ? Comment la colère est-elle extériorisée ou contenue ?

- Dans certaines collectivités, le mode d'emploi de la dispute est de crier jusqu'à ce qu'on ait vidé tout son « sac de nœuds » et que la colère retombe. Dans d'autres, si on a offensé quelqu'un et qu'on s'en rend compte, on présente ses excuses distinctement et la dispute s'arrête.
- En Wallonie, il est tout à fait admis qu'un.e aîné.e hausse le ton pour rabrouer un.e jeune qui dépasse les bornes. Les parents le font avec leurs enfants, les autorités le font avec leurs subordonnés. Dans certaines cultures, la désapprobation par l'autorité se marque au contraire par un ton modéré. Hausser le ton autorise un.e subordonné.e à hausser proportionnellement le sien, à condition de rester significativement un degré en dessous de celle ou celui qui rappelle à l'ordre. Plus l'autorité gronde bruyamment, plus son interlocuteur.trice monte en symétrie légèrement décalée. L'effet est exactement opposé à celui escompté et le malentendu est total : l'autorité est disqualifiée, la ou le subordonné.e est taxé d'arrogance ou de rébellion.

### Excuses préventives

- Lorsqu'on empiète sur le territoire de quelqu'un, nous utilisons des formules rituelles de pacification : pardon, excusez-moi, je suis désolé... La manière de ponctuer ces formules rituelles diffère d'une culture à l'autre.
- En Wallonie, il est courant de s'excuser avant d'aborder quelqu'un dans la rue pour lui demander l'heure... Cette pratique étonne bien des personnes venues d'ailleurs, qui à leur tour, risquent de susciter l'étonnement ou le recul d'un.e passant.e si elles demandent l'heure sans passer par le pardon rituel. Dans la foulée, en Espagne, il est courant de répondre « Vale » (ça va) plutôt que le « merci » attendu par un.e Wallon.ne à une question aimable.
- De même, en Wallonie, il est très important de dire « pardon » ou de s'excuser quand on bouscule quelqu'un par inadvertance.

### Accepter/refuser

- Face à un compliment, nous considérons la plupart du temps de bon ton d'adopter une posture plutôt modeste. À une réflexion du type « Vous êtes ravissante ! », il est plutôt incongru – sauf avec humour – de répondre « Oui, je trouve aussi ! ».
- Par contre, un cadeau ne se refuse pas n'importe comment. « Tiens, je t'offre une bague ! » s'accommode mal d'un « Non, je n'en veux pas ! »
- En Wallonie, en général le cadeau s'ouvre immédiatement et devant tout le monde sauf dans certaines collectivités qui maintiennent les coutumes de leur pays d'origine en le rangeant tout emballé afin de le découvrir pudiquement dans l'intimité.
- De même, il est courant de refuser poliment une première fois le café ou le petit gâteau qu'on nous offre, pour finir par accepter après un « si tu en as en fait... ». Il paraît qu'au Japon, il faut refuser trois fois une telle proposition avant d'accepter.
- Plus délicat encore, ce témoignage d'une bénéficiaire de l'aide sociale qui voulait remercier son assistante sociale non pas en tant que professionnelle, mais en tant que personne qui l'avait accueillie en profonde humanité. Cécile fait graver une chaînette en or et l'offre à l'assistante sociale, qui refuse tout net. Cécile est choquée, ne comprend pas. Il lui a fallu quelques années pour décoder le mode d'emploi d'un rituel de reconnaissance existant en Wallonie : en situation professionnelle aidant.e/aidé.e, le remerciement ne peut s'exprimer par un cadeau trop personnel ou ayant une certaine valeur pécuniaire (perception d'un risque de corruption ou de

proximité gênante) ; il est d'usage d'offrir quelque chose de plus neutre, sans grande valeur matérielle, qui puisse demeurer dans le cadre professionnel (un ballotin de pralines, des fleurs, un souvenir du pays qui peut décorer le bureau...). Pour beaucoup de cultures cependant, le don implique impérativement le contre-don : empêcher la personne de participer symboliquement à l'échange équivaut à la maintenir redevable...

## Inviter

- Comment se comporter lorsqu'on est invité ? Est-ce qu'on va ensemble dans un lieu tiers ou est-ce qu'on s'invite dans l'intimité des maisons ? Est-ce qu'on arrive à l'heure ? Est-ce qu'on mange ensemble ? De quoi parle-t-on ?...
- C'est la Fancy fair à l'école. Le directeur de l'école est très ennuyé. Les mamans africaines ont fait impression : elles sont restées entre elles tout l'après-midi, parlant fort et ne consommant rien... Les autres parents se sont sentis très mal à l'aise. Quand on débrieife l'incident avec les mamans, elles se déclarent elles aussi très choquées du manque d'accueil : on ne leur a même pas offert à boire alors qu'elles étaient cordialement invitées à la fête ! C'est l'occasion pour l'école d'explicitier le mode d'emploi implicite de la Fancy fair : les parents sont invités à soutenir financièrement l'école, et donc à consommer sur place pour renflouer la caisse... Les mamans expliquent que ce n'est pas un problème pour elles – « en Afrique l'école est payante ! » – mais il fallait le leur dire... Étant invitées, elles s'attendaient à être accueillies comme telles. « En plus, les gens avaient l'air tristes et il n'y avait aucune ambiance ! » Donc, elles se sont fait un devoir d'animer l'assemblée...

## Répondre aux questions

- La ponctuation des questions et réponses est culturellement codée.
- En culture nippone, il est très impoli de poser explicitement les questions. La langue japonaise est plutôt connotative et « tourne autour du pot ». Tout le monde comprend de quoi il s'agit et ce serait faire injure à l'intelligence de son interlocuteur ou interlocutrice que de lui « mettre les points sur les « i » ». Une pensée logico-déductive, francophone par exemple, apparaît irrespectueuse (« vous me prenez pour un.e imbécile ? ») ou pire, comme manipulatrice (« vous voulez m'obliger à penser comme vous ? »).
- La pensée de Louis-Marie s'inscrit dans une logique circulaire. Il a appris à prendre son temps pour comprendre le sens profond des questions qu'on lui pose, à en soupeser les sous-entendus, à énoncer la longue chaîne d'éléments qui contribuent à y répondre. Il agace terriblement ses interlocuteurs et interlocutrices francophones qui attendent une réponse courte et directe à une question qui leur semble claire et ciblée. Comme Louis-Marie détourne en outre systématiquement le regard de celui de son interlocuteur ou interlocutrice, il est interprété comme « bizarre », voire menteur ou sournois.
- À l'inverse, des collègues néerlandophones exténué.e.s par un long séminaire bilingue où, comme souvent, l'essentiel des interactions a eu lieu en français, expriment leur agacement face aux questions à rallonge des francophones très bavard.e.s, qui disent une chose et son contraire dans la même phrase !
- Bien des personnes primo-arrivantes sont surprises par les questions qui leur sont posées dans leur parcours d'insertion socioprofessionnelle. Un homme raconte.

*Il veut faire une formation FOREM de trois mois en soudure. Après une séance d'information où la procédure lui est expliquée, il entre dans un parcours de sélection. Il*

*Il passe une première épreuve écrite pour situer son niveau en français et en math : il la réussit. Il est alors convoqué pour un entretien de motivation. Il prépare un CV avec son jobcoach, ainsi qu'une lettre de motivation. Lorsqu'il se présente au rendez-vous, il est reçu par un formateur et une psychologue qui l'interrogent sur son parcours. « Pourquoi une formation en soudure ? » Il répond que c'est pour travailler, gagner sa vie : il y a du travail dans la soudure... « Oui, mais pourquoi la soudure ? » Il ne comprend pas la question. Il cherche quoi répondre dans ce qu'il a préparé avec son jobcoach. Il finit par dire que son père a travaillé dans le domaine et qu'il se verrait bien faire la même chose. « Oui, mais ce n'est pas une raison ça ! Pourquoi la soudure ? » Il comprend de moins en moins le sens de la question. Il tente quelque chose comme « je suis méticuleux et j'aime le travail bien fait » mais cela ne suffit pas.*

Le narrateur ignore les codes implicites qui conditionnent ce type d'entretien : les réponses attendues en termes de compétences et de motivation ne font pas partie de sa chorégraphie. Dans son mode d'emploi – comme d'ailleurs dans la plupart des modes d'emploi anglo-saxons – on ne commente pas ses propres compétences et surtout on ne raconte pas sa vie. On montre ce qu'on sait faire et on est évalué par les autres dans l'action : on convient ou on ne convient pas... mais ce n'est pas à soi de le dire...

- Dans notre système culturel dominant, le rapport au travail revêt souvent un caractère ontologique. La profession exercée n'est pas seulement une manière de gagner sa vie. Elle comporte une importante connotation identitaire : il est conseillé aux enfants de choisir des études et un métier qui leur plaisent, il faut être motivé, trouver du plaisir dans le travail... La question « que faites-vous dans la vie ? » est l'une des premières posées lorsqu'on rencontre quelqu'un pour la première fois. Dans d'autres systèmes culturels, cette question peut être perçue comme déplacée. Le travail revêt moins d'importance et de connotation sociale : il s'agit avant tout d'une fonction utilitaire, on travaille pour se nourrir. Certaines questions sur la motivation génèrent la perplexité tandis que d'autres paraissent intrusives ou porteuses d'un jugement dévalorisant.

### **Rôle parental dans la vie scolaire**

- Les relations école/famille sont complexes. En Belgique, dans la culture scolaire, il est évident que les parents s'occupent de la scolarité de leur enfant, qu'ils supervisent les devoirs, suivent l'avancement des cours... Dans bien des milieux, cette « évidence » est problématique soit parce que les parents ne maîtrisent pas les codes scolaires, soit parce que, dans leur système d'origine, les devoirs sont faits à l'école et les parents ne s'en mêlent pas. « Ici, on nous demande vraiment d'être une deuxième maîtresse ! »
- Les parents primo-arrivants doivent aussi être avertis des modalités des tests de QI, par exemple. La plupart des testings sont notoirement connotés culturellement. Outre la maîtrise de la langue, ils impliquent de comprendre les questions, de capter le contexte et le sens des consignes. Les résultats aux tests peuvent être catastrophiques pour qui n'est pas familiarisé avec les exercices proposés. Il faut dès lors considérer ces évaluations avec prudence et prendre en compte le contexte culturel de l'enfant.
- En turc, il existe une maxime qui dit quelque chose comme : « Je te donne la chair et je garde les os ». Pour les parents de milieux populaires, il n'est pas imaginable de se mêler de ce qui se passe à l'école ; c'est l'affaire de celui ou celle qui sait : le maître ou la maîtresse... A contrario, il est tout aussi unimaginable que l'école se mêle de ce qui se passe à la maison : « C'est incroyable ! Ils viennent te dire ce que tu dois donner à manger aux enfants, ce qu'ils doivent faire ou pas faire à la maison, comment tu dois les faire dormir... »

## Place des animaux

- Un candidat réfugié raconte dans un demi-sourire qu'il a acheté du pain pour nourrir les pigeons. Tandis qu'il émiettait son pain sur le trottoir, amusé par le ballet des oiseaux, la police l'a interpellé et lui a signifié que c'était strictement interdit. Jamal est très étonné. « Pourquoi c'est interdit ? C'est du bonheur les pigeons... »
- D'aucun.e.s sont surpris.e.s de rencontrer dans les maisons des chiens bien installés dans le salon. Le statut du chien en Wallonie, son omniprésence – y compris par les déjections abandonnées sur les trottoirs – son intégration au sein de la famille, les attentions qui lui sont portées... sont autant de sujets d'étonnement, voire d'effroi.